

La culture rend-elle heureux ?

Proposition de correction

La culture désigne l'ensemble des connaissances acquises qui permettent de développer l'esprit. Elle renvoie également, au sens collectif de ce terme, à l'ensemble des représentations et des comportements fondés sur ces connaissances. La culture est le propre de notre espèce : elle humanise les hommes en leur imposant des façons de penser et d'agir déterminées. Mais les individus gagnent-ils à acquérir la forme de pensée et d'action que leur impose la culture ? L'humanisation des hommes par la culture leur permet-elle de s'accomplir, de développer leurs capacités, est-elle une mise en forme de leurs dispositions qui les rend fécondes, et qui, en retour les rend heureux, ou est-elle une sorte de dressage qui sacrifie certaines de leurs dispositions et leur singularité ? La culture permet-elle aux hommes de développer et d'accomplir, sous des formes diverses, déterminées par les différentes cultures, leurs capacités, leurs dispositions, qui sans cette mise en forme resteraient inexprimées ou inaccomplies ; ou la culture n'est-elle qu'une mise en forme violente, une normalisation, un conditionnement, une transformation par lesquels les individus seraient sacrifiés, mis au service de quelque chose qui les dépasse et les instrumentalise ? Les contraintes imposées par la culture sont-elles bénéfiques ou nuisibles pour les individus ? La culture développe-t-elle leurs facultés, les rend-elle heureux ou participe-t-elle au sacrifice de leur épanouissement personnel ?

Les bénéfices de la culture pour les individus sont nombreux, à commencer par la sécurité et un certain bien-être matériel, puisque ce sont là les principales fonctions de la culture. Mais peut-on dire que les individus, en dehors de ces bénéfices voient leurs capacités mises en valeur par ce que leur impose la culture pour leur offrir la sécurité et le bien-être ? Dans *L'Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique*, Kant soutient que le développement des dispositions des hommes est rendu compatible avec l'ordre

« Le moyen dont la nature se sert pour mener à bien le développement de toutes ces dispositions est leur antagonisme au sein de la société, pour autant que celui-ci est cependant en fin de compte la cause d'une ordonnance régulière de cette Société. J'entends ici par antagonisme l'insociable sociabilité des hommes, c'est-à-dire leur inclination à entrer en société, inclination qui est cependant doublée d'une répulsion générale à le faire, menaçant constamment de désagréger cette société. L'homme a un penchant à s'associer, car dans un tel état, il se sent plus qu'homme par le développement de ses dispositions naturelles. Mais il manifeste aussi une grande propension à se détacher (s'isoler), car il trouve en même temps en lui le caractère d'insociabilité qui le pousse à vouloir tout diriger dans son sens ; et de ce fait, il s'attend à rencontrer des résistances de tous côtés, de même qu'il se sait par lui-même enclin à résister aux autres. C'est cette résistance qui éveille toutes les forces de l'homme, le porte à surmonter son inclination à la paresse, et, sous l'impulsion de l'ambition, de l'instinct de domination ou de cupidité, à se frayer une place parmi ses compagnons qu'il supporte de mauvais gré, mais dont il ne peut se passer. L'homme a alors parcouru les premiers pas, qui de la grossièreté le mènent à la culture dont le fondement véritable est la valeur sociale de l'homme ; c'est alors que se développent peu à peu tous les talents, que se forme le goût, et que même, cette évolution vers la clarté se poursuivant, commence à se fonder une forme de pensée qui peut avec le temps transformer la grossière disposition naturelle au discernement moral en principes pratiques déterminés. »

Kant – *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique*

social (l'organisation de la vie sociale en tant qu'elle établit la paix entre ses membres) par les antagonismes qui existent entre les individus. Il soutient donc que les contraintes de la culture ne sont pas contraires au développement des facultés individuelles, mais que la culture en est l'effet, le produit. Selon Kant, la nature est la cause de cette conciliation. Elle se sert de l'antagonisme entre les hommes pour obtenir à la fois le développement des individus et l'ordre social. La culture est la conséquence nécessaire de la nature des hommes en tant qu'elle les rend antagonistes, et cependant incapables de se passer les uns des autres. La culture est donc une nécessité naturelle. Dans cette perspective, la culture est moins une rupture de l'homme avec la nature ou sa nature, que l'accomplissement d'un processus naturel. De la nature à la culture, il y a continuité. Dès lors, le processus de création de la culture ou d'inscription de chacun dans une culture repose sur les individus, leurs antagonismes et l'impossibilité pour eux de ne pas vivre en société : la culture se crée à partir d'eux, à partir de l'ambivalence de leurs relations, pour ensuite s'imposer à eux. Les hommes sont à la fois sociables et insociables. Sociables, c'est-à-dire disposés à vivre ensemble, à vivre en société, et insociables, c'est-à-dire éprouvant de grandes difficultés à vivre avec les autres. Il existe donc en eux deux dispositions opposées, l'une qui les rassemble, l'autre qui les sépare. L'une est

centripète, l'autre est centrifuge.

L'homme est sociable parce qu'il a besoin des autres, non pas tant pour vivre que pour développer ses facultés naturelles et par là se sentir plus qu'homme, c'est-à-dire plus qu'un simple animal. La vie sociale est donc recherchée comme la condition de son accomplissement individuel. Mais, par ailleurs, l'homme est également insociable ou asocial : il rejette la vie sociale, la fuit, et cherche à s'isoler des autres. La vie sociale n'est possible que si les individus se soumettent à des règles. Or, tous les hommes sont toujours immédiatement hostiles à l'obéissance à des règles et pensent facilement que les règles à suivre ne sont pas les bonnes, et qu'il faudrait plutôt suivre les siennes. Les hommes, s'ils acceptent l'existence de règles, aimeraient en être les auteurs et exercer le pouvoir. Comme c'est le cas de tous, et que personne ne peut s'imposer contre tous les autres, chacun résiste à l'obéissance exigée par les autres et sait que les autres en font autant avec les règles qu'il voudrait imposer aux autres. Si chacun veut agir à son idée et soumettre les autres à cette idée, et si chacun rejette les idées des autres, la vie sociale est impossible et chacun ne peut que souhaiter s'en retirer. Mais il ne le peut pas, il a besoin des autres, il a besoin de la vie sociale. Là est l'antagonisme principal : il est intérieur aux hommes beaucoup plus qu'entre eux. Les hommes sont déchirés entre deux mouvements opposés.

Puisqu'il lui est impossible de ne pas vivre en société et qu'il résiste aux autres autant qu'ils lui résiste, il est nécessaire à l'homme de parvenir à un compromis, à la fois intérieur et extérieur : entre son besoin de vivre en société et son envie de la fuir, et entre lui et les autres membres de la société. Il lui faut trouver une place au milieu des autres, une place à la fois qui lui convienne et qui lui permette de supporter la présence des autres. Trouver sa place, c'est en effet d'une part faire ce qu'on a envie de faire, agir et vivre à son idée, mais le faire avec et au milieu des autres qui occupent d'autres places. C'est être soi-même au milieu et avec les autres.

Cela suppose des efforts, afin de sortir de sa paresse naturelle. Les hommes ne sont pas disposés à faire des efforts immédiatement et sans raison. S'ils le font, c'est parce que cet effort a pour enjeu la conciliation entre la sociabilité et l'insociabilité. L'énergie de cet effort provient de l'ambition, de l'instinct de domination ou de cupidité. Les hommes font des efforts pour se trouver une place, parce que cette place correspond à leurs ambitions, à leur désir de pouvoir et à leur désir d'argent. Il s'agit là de motivations qui sont généralement jugées mauvaises ou sans noblesse. Or ces impulsions naturelles et moralement réprouvées vont être la cause de la création de la culture ou de l'entrée dans la culture. La nécessité pour eux de vivre ensemble donne à leurs penchants hostiles une finalité ou des effets qui vont les contraindre à cultiver d'autres dispositions qui vont rendre la vie sociale possible et les accomplir tout à la fois. La nécessité de vivre ensemble et leurs penchants hostiles les poussent à développer des dispositions nobles et utiles à la vie sociale. L'énergie des mauvais penchants est ainsi mise au service à la fois de leur développement et de la vie sociale. C'est

ainsi par exemple que l'ambitieux ne pourra atteindre la place qu'il convoite que s'il s'en rend digne, c'est-à-dire s'il acquiert les compétences exigées par cette position. C'est ainsi que le cupide va tout faire pour acquérir des compétences et produire des biens ou des services utiles aux autres qu'il va pouvoir leur vendre pour s'enrichir. C'est ainsi que celui qui aime le pouvoir va devoir pour l'exercer s'efforcer d'être juste afin qu'on le lui confie. Et tout le monde y trouve finalement son compte : les individus ont ce qu'ils voulaient et la vie sociale est rendue possible.

Ce processus produit donc plus que cette conciliation : elle n'est en effet possible que par la création ou l'entrée dans la culture : le développement, l'éducation, la mise en valeur des dispositions intellectuelles et morales des hommes. Pour satisfaire leurs désirs personnels et le besoin de vivre ensemble, les individus étant contraints d'effectuer un travail sur eux-mêmes, d'accepter d'être éduqués et instruits, développent leurs talents, leurs goûts, leur intelligence et pour finir leur moralité. Ce travail sur soi n'est rien d'autre que le travail de la culture, de la mise en culture, c'est-à-dire de la mise en forme et en valeur de ses dispositions, par l'éducation, l'apprentissage, l'instruction scolaire, la réflexion. Travail qui ne peut s'effectuer qu'au contact des œuvres antérieures, celles des sciences et des arts notamment. Autant de choses qui à la fois les accomplissent en tant qu'hommes et produisent ou reproduisent les formes de la culture, c'est-à-dire les manières de penser et d'agir qu'une société trouve pleine de sens et de valeur. La culture de la société est donc l'effet de la mise en culture des dispositions naturelles des individus ainsi que sa condition.

Kant accorde aux mauvais penchants, ceux qui rendent insociables et qui menacent la vie sociale un rôle moteur dans la mise en culture des dispositions individuelles qui permet l'acquisition d'aptitudes valorisées (habiletés générales, comme la lecture ou l'écriture, habiletés spécialisée comme les savoir-faire attachés à une activité déterminée, civilité et moralité) qui à la fois constituent l'expression la plus aboutie de la culture et la condition de la paix civile. Mais ces penchants sont-ils finalement satisfaits à travers cette acquisition, ou sont-ils sacrifiés par la nécessité de se cultiver ou d'être cultivé ? Ce processus ne suppose-t-il pas le sacrifice de certains de nos désirs à la nécessité de la vie sociale et de son organisation propre ? Telle est la question qu'examine Freud dans *Malaise dans la culture*.

« L'homme n'est pas un être doux, en besoin d'amour, qui serait tout au plus en mesure de se défendre quand il est attaqué, mais au contraire il compte aussi à juste titre, parmi ses aptitudes pulsionnelles, une très forte part de penchant à l'agression. En conséquence de quoi, le prochain n'est pas seulement pour lui un aide et un objet sexuel possibles, mais aussi une tentation, celle de satisfaire sur lui son agression, d'exploiter sans dédommagement sa force de travail, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'approprier ce qu'il possède, de l'humilier, de lui causer des douleurs, de le martyriser et de le tuer. *Homo homini lupus* ; qui donc, après toutes les expériences de la vie et de l'histoire, a le courage de contester cette maxime ? [...]

L'existence de ce penchant à l'agression que nous pouvons ressentir en nous-mêmes, et présumons à bon droit chez l'autre, est le facteur qui perturbe notre rapport au prochain et oblige la culture à la dépense qui est la sienne. Par suite de cette hostilité primaire des hommes les uns envers les autres, la société de la culture est constamment menacée de désagrégation. L'intérêt de la communauté de travail n'assurerait pas sa cohésion, les passions pulsionnelles sont plus fortes que les intérêts rationnels. Il faut que la culture mette tout en œuvre pour assigner des limites aux pulsions d'agression des hommes [...]. De là, la restriction de la vie sexuelle, et de là aussi ce commandement de l'idéal : aimer le prochain comme soi-même, qui se justifie effectivement par le fait que rien d'autre ne va autant à contre-courant de la nature humaine originelle. »

Freud – *Malaise dans la culture*

L'homme est un loup pour l'homme. La formule est de Hobbes, reprise de Plaute. Elle signifie que les hommes ne sont pas naturellement bons les uns envers les autres (et donc que la violence ne serait qu'une réponse à une violence antérieure, de l'ordre de la légitime défense), mais qu'au contraire, ils sont enclins à l'agression des autres. Freud explique cette disposition des hommes à l'agression en invoquant les pulsions, c'est-à-dire des forces psychiques, d'origine inconsciente, qui nous poussent à agir d'une façon déterminée. Ces pulsions sont naturelles, elles sont inhérentes à l'homme. Cette pulsion agressive nous pousse à nous rapporter aux autres non comme à des égaux, des personnes, des sujets, mais comme à des objets sur lesquels exercer des violences diverses. Freud s'appuie sur les expériences de la vie et de l'histoire pour fonder cette thèse. La vie et l'histoire fournissent la preuve de cette disposition à l'agression des hommes. Il faut noter cependant que si l'enseignement n'est guère contestable, en revanche son explication pourrait être discutée, précisément en montrant que ce n'est pas tant la nature de l'homme que la culture, l'organisation économique, sociale et politique qui peut être tenue pour sinon la cause, du moins une des causes de la violence, dans la mesure où certaines organisations sociales engendrent des injustices qui peuvent la provoquer et dans la mesure aussi où il existe des valorisations culturelles de la violence, des

prescriptions culturelles d'être violent pour être tenu pour un homme. Telle n'est pas son avis : selon lui, la violence n'est pas un des effets de la vie sociale mais de notre nature.

C'est parce que l'homme est naturellement disposé à la violence alors que la vie sociale lui est nécessaire, que la culture doit s'imposer. Elle est une réponse à cette disposition naturelle. Encore ne s'agit-il pas de tous les aspects de la culture. Freud, en effet, distingue au sein de la culture, les moyens d'assurer la subsistance de tous, présente ici à travers l'expression de « *l'intérêt de la communauté de travail* », des moyens d'assurer la coexistence des individus, à savoir l'organisation sociale et politique, adossée à des principes moraux. La seule organisation économique ne peut pas juguler la violence : l'intérêt commun d'organiser le travail, de distribuer les tâches et les biens n'est pas conçu immédiatement, il suppose une réflexion qui permette de le comprendre l'intérêt d'une telle organisation, de la mettre en œuvre et d'y collaborer. Cette organisation est une réponse rationnelle, réfléchie aux problèmes posés par la survie. Or, les pulsions sont plus fortes que les conclusions d'une telle réflexion. Même s'il en coûte de mettre en danger sa survie et la vie sociale toute entière, notre penchant à l'agression l'emporterait sur toute autre considération, si la culture n'imposait pas en plus de l'organisation économique une organisation sociale et politique destinée à juguler la violence.

Or, de ce point de vue, la réponse de la culture, au-delà de la répression et de la menace qui ne sont que des instruments au service de ses buts, a consisté surtout à imposer aux hommes qu'ils inhibent d'eux-mêmes ce penchant, qu'ils ne lui donnent pas libre cours, qu'ils le contiennent. En poussant les hommes à se tenir pour des semblables et des égaux, en contrôlant étroitement leur vie sexuelle et en les poussant ainsi à transformer leur pulsion sexuelle de façon à la rendre inoffensive (sous la forme de l'amitié, de la cordialité, de la civilité, processus de sublimation de la pulsion sexuelle) et finalement en imposant un idéal moral et religieux de l'amour de l'autre, la culture réussit à imposer la coexistence des individus. La culture provoque ainsi une transformation profonde des hommes, contraire à leur nature brute, afin d'imposer la paix, à laquelle ils aspirent et dont ils sont besoin par ailleurs.

Cette solution imposée par la culture a un coût pour les individus. D'abord, elle modifie profondément leur psychisme, leur fonctionnement psychologique. L'agressivité qu'il ne peuvent plus exercer sur les autres n'est pas détruite : elle change de direction, est retournée contre soi-même sous la forme de la conscience morale (du Surmoi) qui se manifeste comme sentiment de culpabilité et du besoin d'être puni pour en être délivré. Les désirs des individus sous la cible de leur propre agressivité retournée contre eux après avoir été structurée par l'éducation parentale sous la forme d'interdits divers.

Par ailleurs, ne pouvant plus satisfaire leurs pulsions ou seulement sous des formes inoffensives et donc assez éloignées de leur forme immédiate, les individus souffrent de la perte de cette satisfaction. Si les pulsions ne sont pas sans débouché ni donc sans satisfaction, les satisfactions permises et valorisées par la culture sont moins satisfaisantes que celles que se donnent les pulsions brutes. Ce qui engendre frustrations et névroses. Les désirs refoulés ou les formes de satisfactions interdites travaillent de l'intérieur

le psychisme des individus et les perturbent dans leur rapport à eux-mêmes et aux autres. La culture ne cultive pas tant en l'homme ses dispositions naturelles qu'elle ne les métamorphose de façon à les rendre inoffensives, mais au prix de leur satisfaction.

Contrairement à Kant, Freud estime que tous les mauvais penchants, ceux qui conduisent à la destruction de la vie sociale, ne concourent pas à faire entrer les hommes dans l'ordre de la culture, mais doivent au contraire être inhibés ou sublimés par la culture. Pour Freud, on ne peut pas dire que la nature a bien fait les choses, comme le soutient Kant. Il faut au contraire la rompre et la métamorphoser par la culture pour que la vie sociale, qui est toujours l'enjeu, soit possible.

La culture du groupe auquel on appartient provoque (ce qui permet de la perpétuer) l'acte de cultiver quelque chose en chacun : cultiver au sens de faire croître ce quelque chose, mais toujours sous une forme socialement acceptable ou même valorisée. Selon Kant, la forme finalement prise par nos dispositions leur donne non seulement une valeur sociale et culturelle, mais, en tant qu'elle permet à l'homme de s'accomplir, permet d'offrir aux individus une satisfaction générale (cela les rend heureux, autrement dit) qui en rend le coût nul ou mineur. Selon Freud, cette mise en forme, quoique nécessaire, conduit surtout à des sacrifices, à des insatisfactions et pour finir à des souffrances.

La culture impose donc aux individus à la fois une restriction à leurs aspirations spontanées et une mise en forme de soi, une mise en culture de soi par un travail sur soi qui permet l'acquisition d'une forme imposée par la culture à ce que chacun est. Selon la forme imposée par la culture, selon les aspirations considérées, selon aussi la conception qu'on a de l'homme (soit la rationalité et une certaine cohérence des aspirations dominant, soit ce sont les pulsions et l'absence de cohérence spontanée ou finale entre les diverses aspirations et moteurs de l'action qui dominant), on trouvera que ce sont les bénéfices ou les sacrifices qui l'emportent.

Au fond, la culture permet à toutes les aspirations ou presque de se trouver une forme acceptable. La culture peut tout recycler. Mais selon les formes et selon les aspirations, une tension peut perdurer au terme du processus de mise en culture entre l'aspiration initiale et la forme qu'elle est amenée à prendre. La culture peut permettre de tout sublimer : le désir sexuel dans l'amour, le ressentiment dans la création de valeurs (Nietzsche), dans l'action politique, la violence dans l'armée ou la police, un traumatisme dans la psychiatrie ou la philosophie... Mais, en fin de compte, ce qui est sublimé dans la culture peut ne pas y trouver son compte. Il faut également noter que les bénéfices pour les individus de la culture sont de deux ordres distincts qui sont ou non réconciliés par la mise en culture des dispositions individuelles : l'accomplissement de soi selon les formes imposées par la culture et le bonheur (ou à défaut, l'absence de souffrance).

« L'industrie des loisirs est confrontée à des appétits gargantuesques, et puisque la consommation fait disparaître ses marchandises, elle doit sans cesse fournir de nouveaux articles. Dans cette situation, ceux qui produisent pour les *mass media* pillent le domaine entier de la culture passée et présente, dans l'espoir de trouver un matériau approprié. Ce matériau, qui plus est, ne peut être présenté tel quel ; il faut le modifier pour qu'il devienne loisir, il faut le préparer pour qu'il soit facile à consommer.

La culture de masse apparaît quand la société de masse se saisit des objets culturels, et son danger est que le processus vital de la société (qui, comme tout processus biologique attire insatiablement tout ce qui est accessible dans le cycle de son métabolisme), consommera littéralement les objets culturels, les engloutira et les détruira. Je ne fais pas allusion, bien sûr, à la diffusion de masse. Quand les livres ou reproductions sont jetés sur le marché à bas prix, et sont vendus en nombre considérable, cela n'atteint pas la nature des œuvres en question. Mais leur nature est atteinte quand ces objets eux-mêmes sont modifiés – réécrits, condensés, digérés, réduits à l'état de pacotille pour la reproduction ou la mise en images. Cela ne veut pas dire que la culture se répande dans les masses, mais que la culture se trouve détruite pour engendrer le loisir. [...] Bien des grands auteurs du passé ont survécu à des siècles d'oubli et d'abandon, mais c'est encore une question pendante de savoir s'ils seront capables de survivre à une version divertissante de ce qu'ils ont à dire. »

Hannah Arendt – *La Crise de la culture*

Parler du coût de la culture pour les individus en terme de sacrifice avec Freud ne suffit pas : on peut aussi se demander si la culture n'a pas aussi un coût, au sens où elle ne cultive pas les dispositions individuelles qui pourraient l'être au bénéfice de chacun et de tous, et/ou au sens où elle cultive en les individus ce qui est bas ou de moindre valeur : la violence, le racisme, la haine, le plaisir veule, la consommation effrénée. Cette question, rapportée à certains phénomènes contemporains dans les sociétés occidentales, pose le problème que Hannah Arendt appelle la crise de la culture. Elle peut être comprise comme l'effet d'un retrait de la culture au profit d'une sous-culture, celle des loisirs, c'est-à-dire comme une mutation de la culture (des mœurs), considérée comme une altération de la culture (une culture idéale, capable de développer les aptitudes individuelles). Cette critique de la culture actuelle appelle à une restauration de la culture au plein sens du terme.

La société de consommation s'est accaparée les œuvres culturelles, les a transformées de façon à en faire des objets de consommation, qui comme tels ne sont plus des œuvres, mais des produits destinés à la destruction. C'est ainsi que les œuvres du passé sont transformées, pour en faire des moyens de distraction (adaptations cinématographiques de livres qui au lieu d'en faire une interprétation, les affaiblissent, les aplatissent pour pouvoir les vendre au plus grand nombre.

Les mœurs actuelles privilégient la liberté individuelle et la recherche du plaisir immédiat, au détriment du travail sur soi afin de développer nos dispositions.

L'émancipation générale des individus joue contre la

mise en valeur de leurs capacités et leur ouverture à l'universel, à des formes multiples de transcendances, d'altérité. On privilégie le plaisir immédiat au détriment du travail sur soi, du soin apporté à ses dispositions. C'est l'effet de certaines formes actuelles du mode de vie des Occidentaux qui les poussent à l'amnésie, les coupent du passé, dans le refus des traditions.

Ce qui est en question, c'est le rapport à la tradition et la mémoire dans la mise en valeur des dispositions naturelles. Ce qui est mis en cause selon cette critique, c'est notre rapport au passé, c'est-à-dire aux œuvres produites par la culture par le passé. Selon cette critique, le contact exigeant avec ses œuvres est le seul moyen de développer nos dispositions naturelles, de nous former et de nous permettre de créer à notre tour, par reprise et transformation de ce dont on hérite. A quoi s'oppose l'idée selon laquelle cette mise en culture de nos dispositions ligote dans une tradition, enferme dans la répétition et ne rend pas plus heureux que la consommation et la rupture avec le passé. Le bonheur individuel et l'accomplissement de soi en rapport avec la culture entrent en conflit de telle sorte qu'en privilégiant le bonheur sous la forme du loisir et du plaisir immédiat, on s'interdit de s'accomplir, parce que cet accomplissement suppose un travail, un effort qui est contraire au plaisir qu'on attend de la consommation.

Le bonheur et l'accomplissement de soi ne peuvent être le fait que d'un sujet autonome, qui a élucidé la nature de ses désirs et de ses fins, et est capable de mettre en œuvre ce qu'il sait, afin de tâcher de les réaliser. A cet égard, le bonheur exige que l'on maintienne le mouvement même du questionner et du répondre dans le rapport que l'on entretient avec la culture. La stérilité gît dans l'attitude statique de celui qui se réfugie derrière l'immobile réponse d'un propos non questionné : dans la dévotion aux acquis culturels comme dans leur refus. C'est en ce sens que toute aspiration au bonheur suppose un dialogue dynamique avec la culture, y compris avec les œuvres qui en interrogent les bienfaits et les risques.